

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Band:** 17 (1872)  
**Heft:** 18

**Buchbesprechung:** Campagne de Paris : souvenir de la mobile, 6e, 7e 8e bataillons de la Seine [Abroise Rendu]

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

4 du centre et 2 de chasseurs, à l'effectif total de 720 hommes plus les surnuméraires.

Avec ces 6 bataillons il faut créer, toujours conformément à la loi fédérale, 3 bataillons seulement de réserve, de même effectif et formation que ceux d'élite. Aussi l'on a, dans ces derniers, de grands encombrements de cadres, de chasseurs, de charges diverses qu'il est impossible de régulariser.

On s'accommode, après tout, de cet entassement, parce qu'avec ces 3 bataillons on doit en former, au bout de cinq ans de service, douze de landwehr, soit deux par arrondissement, bataillons de fantaisie, sans effectifs réglementaires, à 4 compagnies chacun, dont 2 de chasseurs.

Ainsi une compagnie de chasseurs d'élite est condamnée à se métamorphoser en une demi-compagnie de chasseurs de réserve, puis, plus tard, en deux compagnies de chasseurs de landwehr.

Il suffit de signaler un tel état de choses pour faire toucher du doigt les difficultés insurmontables qu'il comporte et les inconvénients qui en résultent.

Tout cela serait simplifié et régularisé, tous les corps de réserve et de landwehr seraient mieux organisés si nous avions, outre les six bataillons d'élite actuels, six bataillons de réserve fédérale et six bataillons de landwehr, tous de formation analogue et se correspondant dans l'ensemble comme dans les subdivisions. La composition symétrique des trois catégories de troupes rendrait fort simple le passage de l'une à l'autre et préviendrait les encombrements ainsi que les lacunes. La juste proportion des surnuméraires, qui doivent être plus nombreux, on le sait, dans l'élite que dans la réserve, et dans certaines compagnies que dans d'autres, serait bientôt trouvée ; les cadres de l'élite et de la réserve pourraient être meilleurs.

On obtiendrait ainsi 12 excellents bataillons, au grand complet, bien réguliers, plus 6 bataillons de landwehr qui seraient ce qu'on voudrait, sans être moins bien organisés que les autres.

(A suivre.)

---

#### BIBLIOGRAPHIE.

*Campagne de Paris. Souvenir de la mobile, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> 8<sup>e</sup> bataillons de la Seine, par Ambroise RENDU, ancien officier de mobiles.*— Paris, Didier et Co.

Ce sont des souvenirs en effet, souvenirs racontés avec un cachet de vérité et de simplicité qui les rend d'autant plus attrayants. Le régiment est le 3<sup>e</sup> commandé par le colonel Valette. Ses bataillons sont le 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> des gardes mobiles de la Seine. Le 7<sup>e</sup> a pour chef le comte de Vernon Bonneuil et c'est au 7<sup>e</sup> qu'appartient au début comme officier Ambroise Rendu. Le régiment fait, on peut dire, le tour des lignes de défense de Paris, commençant par Châtillon, continuant par le plateau d'Avron et rentrant à Charenton par Buzenval. Il y a de gracieux et touchants épisodes, des appréciations très-justes et partant d'un point de vue très-élevé ; mais parfois la haine de l'ennemi est injuste, mesquine et donne une importance exagérée à un détail sans valeur.

Ce qui frappe en lisant ce petit volume, ces notes prises sur le fait, c'est le manque de vues d'ensemble et le défaut d'organisation dans l'ensemble de la défense, deux points qui ont laissé à désirer dans toute cette désastreuse campagne.

L'entreprise de défendre Paris était grande et difficile et il ne faut pas exercer un jugement sévère et systématique à l'égard de ceux qui en avaient la responsabilité. Mais sans les accuser d'incapacité, il est évident que les mesures ont été prises en plus d'une occasion d'une manière incomplète et trop tardive. Trop tard ! dit M. Rendu, est le mot de presque toutes les défaites. Puis cet ennemi dans l'intérieur, ces malheureux émeutiers qui menaçaient à chaque instant le gouvernement, rendaient sa tâche encore plus lourde et plus difficile en détournant sur eux une partie des forces employées sans cela à la défense contre l'ennemi extérieur. Honte à ces misérables qui paralysaient les efforts généreux et patriotiques et qui ont ensuite mis le comble à la mesure ! Honte, non pas aux malheureux égarés, mais à ceux qui ont fomenté les passions au bénéfice de leur ambition, ou moins encore au bénéfice de leurs turpitudes et fourvoyé des esprits élevés qui auraient pu servir leur pays avec dévouement et intelligence.

Il y avait aussi, comme source de discorde, l'antagonisme entre les troupes d'armes différentes. Ainsi, dit M. Rendu, les soldats citoyens, les gardes nationaux ne ménageaient pas les gardes mobiles : on sait combien les troupes de lignes méprisaient souvent ces derniers. Ce manque d'unité, ces rivalités ont beaucoup nui aussi aux mouvements stratégiques et à l'esprit d'ensemble de l'armée. Tant que les Français feront de l'armée une caste et ne saisiront pas la valeur du soldat-citoyen, n'en sera-t-il pas toujours ainsi ?

De temps à autre arrivent les bulletins officiels, bulletins passablement ampoulés et mesurés. On sent que l'élan, le feu sacré manquent à ces documents officiels. Nous voici à la bataille du *Bourget le 21 décembre*. L'objectif des opérations était de tourner les côtes du Raincy, en passant derrière Bondy, mais après que l'amiral La Roncière a enlevé le Bourget, les Prussiens renforcés de minute en minute repoussent la colonne où les braves marins se sont distingués et le signal de la retraite est donné.

Là encore, dit M. Rendu, on avait été en retard, cet échec découragea l'armée de Paris. Elle avait encore la patience mais plus la foi. — Voici Noël. — La journée se passe sans incident, écrit notre mobile : la neige nous a accordé une courte trêve et les promenades recommencent. Le soir venu, nous réunissons un petit groupe d'amis pour parler encore des souvenirs et des absents. A tous il manque quelques personnes chéries, c'est presque une joie pour nous de causer ensemble de ceux qui ne sont pas là.

Le lendemain l'attaque de la maison Blanche, commencée le 21, doit se reprendre. Les Bretons auxquels est réservé l'honneur d'attaquer se déploient en tirailleurs et marchent en avant.

Un de leurs officiers, jeune homme qui était consul à Christiania, est blessé. Lorsqu'on le relève, il demande si les Bretons sont entrés dans le parc et sur la réponse affirmative, il ajoute : « C'est bien, alors que je puis mourir. » Il meurt quelques jours après en recevant la croix. Le 27 décembre une forte détonation réveille les mobiles. C'est le prélude du bombardement qui dura 30 jours et qui déterminera l'abandon du plateau d'Avron. On s'accoutume au danger comme à tout autre chose et malgré un éclat qui s'enfonce dans le mur en cassant les carreaux, Rendu et ses compagnons achèvent leur déjeuner ; mais il n'en a pas été ainsi au 6<sup>e</sup> bataillon, où la pièce habitée par les officiers a été bouleversée et où trois officiers et l'aumonier ont été tués.

Le spectacle affreux de ces corps mutilés n'arrête pas le courage, mais il faut renoncer à garder les positions du plateau d'Avron. Une observation assez ingénieuse de l'auteur montre que les longues portées des obus sont une garantie contre le danger. A 2,000 mètres 8 obus sur 10 éclatent et 3 sur 10 à 6,000 ; ainsi à la distance à laquelle étaient les batteries prussiennes, les troupes qui défendaient Avron auraient pu tenir encore si l'effet moral n'avait pas aussi exercé ses ravages joints à ceux du froid et de la fatigue.

L'insuffisance des travaux devait d'ailleurs finir par rendre la position intenable. Le régiment est à Neuilly-Plaisance, l'installation est bientôt faite. Le Français a certainement la faculté de savoir se retourner, de savoir tirer parti de toutes les positions.

Le bruit monotone du bombardement continue, mais si les oreilles ne sont pas à l'abri, les obus ne peuvent atteindre les hommes des différentes compagnies qui célèbrent le 1<sup>er</sup> janvier. Un jour de joie efface le souvenir de longues peines : Mais déjà les cantonnements sont changés et c'est à Charenton, place Henri IV, qu'est installé le bataillon. Un nouvel ordre de départ arrive. Le régiment se dirige sur Neuilly où une sortie torrentielle doit avoir lieu. La proclamation accoutumée est affichée. Il y manquait, dit Rendu, le soufite de l'espérance. C'est que la confiance tant de fois ébranlée n'existait plus. Cependant la bataille de Busenval est là, grande, terrible. Un vieux zouave le bras en écharpe, cassé par une balle, a répondu aux questions ; « *tout va bien*, » il a fait son devoir ; *il* pense que les autres le feront aussi. Mais l'artillerie ne donne pas comme elle devrait, elle arrive trop tard et avance péniblement par des chemins défoncés. Pendant ce temps les Prussiens ont fait usage de la leur avec succès, la batterie établie à Carrières St-Denis fut meurtrière. Le second mur du Parc de Busenval devient un obstacle infranchissable.

Les hommes, dit Rendu, durent passer toute la journée couchés à quelques mètres de ce mur que les balles prodiguées n'entamaient pas et d'où l'ennemi pouvait tirer à l'abri et à coup sûr ; c'est là que furent tués Henry Reynault et tant d'autres que la France a pleurés. La retraite se fit en désordre ; les avant-postes furent oubliés, l'absence de direction et de cohésion se montre là aussi bien que dans le combat. Le 29 l'armistice est signé. Paris n'avait plus de pain. Il est vrai, Paris n'a plus de pain, mais ce n'était pas seulement le pain qui manquait, depuis le commencement de cette guerre désastreuse, il manquait la foi et avec elle, l'esprit d'unité et de renoncement. Le monde nous offre sans cesse l'exemple de l'harmonie résultant des forces individuelles unies pour former un ensemble admirable ; chaque être doit avoir sa vie propre pour concourir à l'œuvre commune. Ce qui se voit dans les systèmes planétaires et dans toute la création doit servir d'exemple aux liens qui rattachent l'homme au sol qui l'a vu naître. Notre égoïsme nous prêcherait le contraire, volontiers on adopterait la seconde seulement des parties de la formule : « Un pour tous, tous pour un. » Comme l'a fait bien observer M. Paul Janet on accepte le mot de droit mais pas celui de devoir ; mais comme il faut savoir obéir pour savoir commander, il faut commencer par le devoir pour conquérir le droit et finir par l'harmonie et le succès.

M. Ambroise Rendu termine par le désir que la France appellera ses enfants à se venger. Qu'il nous permette de dire avec un orateur :

Arrière les passions honteuses et triomphons de nos ennemis dans la seule guerre qui nous soit permise, celle de la charité et du sacrifice ! † †

---

## NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Le Département militaire fédéral a adressé aux autorités militaires des Cantons et aux inspecteurs les circulaires suivantes :

Berne, le 5 septembre 1872.

Nous vous prions de bien vouloir donner les ordres nécessaires pour qu'à l'avenir il soit établi dans les écoles d'officiers d'infanterie nouvellement nommés et d'aspirants de toutes armes, une statistique exacte relative à la connaissance des langues, et que des rapports spéciaux soient envoyés à ce sujet au département par votre intermédiaire.

Ces rapports indiqueront les officiers et aspirants connaissant une, deux ou les trois langues nationales. Les officiers et aspirants connaissant d'autres langues